de rester à la maison.—Quelque temqs qu'il fasse, il faut que je sorte ; car j'ai promis d'être chez ma sœur à onze heures et quart, et il faut que je tienne parole.

185.

Vous ne serez jamais respecté, à moins que vous n'abandonniez la mauvaise compagnie que vous fréquentez.—Vous ne pourrez finir votre travail ce soir, à moins que je ne vous aide.—Je vous expliquerai toutes les difficultés, afin que vous ne vous découragiez pas dans votre entreprise.—Supposé que vous perdiez vos amis, que deviendriez-vous ? En cas que vous ayez besoin de mon assistance, appelez-moi, je vous aiderai. —Un homme sage et prudent vit avec economie quand il est jeune, afin qu'il jouisse du fruit de son travail, quand il sera vieux.—Portez cet argent à M. N. afin qu'il puisse payer ses dettes.—Voulez-vous me prêter cet argent ?—Je ne vous le prêterai pas, à moins que vous ne me promettiez de me le rendre aussitôt que vous pourrez.—Le général est-il arrivé ?—Il arriva hier matin au camp, las et harassé mais très à propos ; il donna de suite ses ordres pour engager l'action, quoiqu'il n'eût pas encore toutes ses troupes.—Mesdemoiselles vos sœurs sont-elles heureuses ? —Elles ne le sont pas, quoique'lles soient riches, parce qu'elles ne sont pas contentes. Bien qu'elles aient bonne mémoire, cela ne suffit pas pour apprendre quelque langue que ce soit ; il faut qu'elles exercent leur jugement.—Voulez-vous me prêter votre violon ?—Je vous le prêterai, pourvu que vous me le rendiez ce soir. Madame votre mère viendra-t-elle me voir ?—Elle viendra, pourvu que vous promettiez de la mener au concert.—Je ne cesserai de l'importuner jusqu'à ce qu'elle m'ait pardonne.—Donnez-moi ce canif.—Je vous le donnerai, pourvu que vous n'en fassiez pas mauvais usage.—Irez-vous à Londres ?—J'irai, pourvu que vous m'accompagniez ; et j'écrirai à Monsieur votre frère, en cas qu'il n'ait pas reçu ma lettre.

186.

Où étiez-vous pendant l'affaire ?—J'étais au lit à faire panser mes blessures. Plût à Dieu que j'y eusse été ! J'aurais voulu vaincre ou périr.—On évita la bataille de peur que nous ne fussions pris, leurs forces étant supérieures aux nôtres.—A Dieu ne plaise que je blâme votre conduite ; mais vos affaires ne seront jamais faites comme il faut, à moins que vous ne les fassiez-vous même.—Partirez-vous bientôt ?—Je ne partirai pas, que je n'aie dîné.—Pourquoi m'avez-vous dit que mon père était arrivé, quoique vous sussiez le contraire ?—Vous êtes si prompt que, pour peu qu'on vous contrarie, vous vous importez en un instant. Si votre père n'arrive pas aujourd'hui, et que vous ayez besoin d'argent je vous en prêterai.—Je vous suis fort obligé.—Avez-vous fait votre devoir ?—Pas tout-à-fait ; si j'avais eu le temps, et que je n'eusse pas été si inquiet de l'arrivée de mon père, je l'aurais fait.—Si vous étudiez et que vous soyez attentif, je vous assure que vous apprendrez la langue française en très-peu de temps.

187.

Il faut que vous ayez patience, quoique vous n'en ayez pas envie, car il faut que j'attende aussi jusqu'à ce que je reçoive mon argent. En cas que je le reçoive aujourd'hui, je vous paierai tout ce que je vous dois. Ne croyez pas que je l'aie oublié, car j'y pense tous les jours. Où croyez-vous peut-être que je l'aie déjà reçu ?—Je ne crois pas que vous l'ayez déjà reçu ; mais je crains que vos autres créanciers ne l'aient déjà reçu.—Vous voudriez avoir plus de temps pour étudier et vos frères voudraient n'avoir pas besoin d'apprendre.—Plût à Dieu que vous eussiez ce que je vous souhaite, et que j'eusse ce que je désire. Quoique nous n'ayons pas eu ce que nous souhaitons, nous avons presque toujours été contents, et Messieurs B. ont presque toujours été mécontents, quoiqu'ils aient eu tout ce dont un homme raisonnable peut se contenter.—Ne croyez-pas, Madame, que j'aie eu votre éventail.—Qui vous dit que je le croie ?—Mon beau-frère voudrait ne pas avoir eu ce qu'il a eu.—Pourquoi ?—Il a toujours eu beaucoup de créanciers et point d'argent. Je désire que vous me parliez toujours français, et il faut que vous m'obéissiez, si vous voulez l'apprendre, et si vous ne voulez pas perdre votre temps inutilement. Je voudrais que vous fussiez plus assidu et plus attentif quand je vous parle. Si je n'étais pas votre ami, et que vous ne fussiez pas le mien, je ne vous parlerai pas ainsi.—Méfiez-vous de M. N., car il vous flatte. Pensez-vous qu'un flatteur puisse être un ami ? Vous

ne le connaissez pas aussi bien que moi, bien que vous le voyiez tous les jours.—Ne croyez pas que je sois fâché contre lui, parce que son père m'a offensé !—Oh ! le voilà qui vient ; vous pouvez tout lui dire vous-meme. Quelles que soient vos intentions vous auriez dû agir différemment. —Quelques raisons que vous m'alleguiez, elles n'excuseront pas votre action, blâmable en elle-même.—Quelque chose qui vous arrive dans ce monde, ne murmurez jamais contre la divine providence, car quelque chose qu'on souffre, on le mérite.—Quelque chose que je fasse, vous n'êtes jamais content.

188.

Un homme avait deux fils : l'un aimait à dormir la grasse matinée, et l'autre était très-laborieux, et se levait toujours de très-bonne heure. Celui-ci étant un jour sorti de grand matin, trouva une bourse remplie d'argent. Il courut à son frère lui faire part de sa bonne fortune, et lui dit : "Voyez-vous, Louis, ce qu'on gagne à se lever de bonne heure?" "Ma foi," répondit son frère, "si celui à qui elle appartient ne s'était pas levé de meilleure heure que moi, il ne l'aurait pas perdue,"

On demandait à un jeune fainéant, ce qui le faisait rester au lit si long-temps. "Je suis occupé," dit-il, "à tenir conseil tous les matins. Le travail me conseille de me lever, la paresse de rester couché ; et ils me donnent ainsi vingt raisons pour et contre. C'est à moi d'entendre ce qu'on dit des deux parts ; et à peine la cause est-elle entendue que le dîner est prêt."

On raconte un beau trait d'une grande dame : interrogée où était son époux, qui s'était caché, pour avoir trempé dans une conspiration, elle répondit courageusement, qu'elle l'avait caché. Cet aveu l'ayant amenée devant le roi, ce prince lui dit qu'elle ne pouvait échapper à la torture qu'en découvrant la retraite de son époux. "Et cela suffira-t-il?" dit la dame. "Oui," dit le roi, "je vous en donne ma parole." "Eh bien," dit-elle, "je l'ai caché dans mon cœur où vous le trouverez." Cette réponse admirable charma ses ennemis.

189.

Cornélie, l'illustre mère des Gracques, après la mort de son époux,

qui lui laissa douze enfants, se voua au soin de sa famille avec une sagesse et une prudence qui lui acquirent l'estime universelle. Trois seulement d'entre les douze parvinrent à l'âge mûr, une fille Sempronie, qu'elle maria au second Scipion l'Africain, et deux fils, Tibérius et Caius, qu'elle éleva avec un soin particulier ; et bien qu'on sût généralement qu'ils étaient nés avec les plus heureuses dispositions, on jugeait qu'ils étaient encore plus redevables à l'éducation qu'à la nature. La réponse qu'elle fit à une dame de Campanie à leur sujet est très-fameuse, et renferme de grandes instructions pour les dames et pour les mères.

Cette dame, qui était très-riche, et passionée pour le faste et l'éclat, avait étalé ses diamants, ses perles et ses joyaux les plus précieux, et elle engageait sérieusement Cornélie à lui faire voir aussi ses joyaux. Cornélie changea adroitement la conversation, pour attendre le retour de ses fils qui étaient allés aux écoles publiques. Comme ils rentraient et arrivaient dans l'appartement de leur mère, elle dit à la dame de Campanie, en les lui montrant : "Voici mes joyaux et la seule parure que j'apprécie." Et une telle parure, qui est la force et le soutien de la société, ajoute un plus grand lustre à la beauté que tous les joyaux de l'Orient.

FIN